

LA

# MASCARADE

ABONNEMENTS

LYON

Un an . . . 8 fr.

Six mois . . . 4 fr.

LES ANNONCES  
SONT REÇUES

Chez M. V. FOURNIER

111, rue Confort



## JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS

Un an . . . 10 fr.

Six mois . . . 5 fr.

ÉTRANGER

Un an . . . 12 fr.

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES

S'adresser à l'imprimerie Coste-Labaume, c. Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

### BONIMENT

Si le Président de la République lit les journaux depuis quinze jours, il doit dire comme Péponnet des *Faux Bonshommes* : — Ah ça, on ne parle que de ma mort là-dedans !

Quelques esprits prévoyants en effet, ont eu l'irrévérence de penser que M. Adolphe Thiers était mortel quoique de l'Académie, et dans le but louable d'éviter un margouillis trop compliqué à l'ouverture de sa succession, l'idée leur est venue qu'il serait sage de nommer d'ores et déjà un Vice-Président de la République.

Bien entendu, M. Thiers s'est raidi comme un crin contre cette singulière prétention, non qu'il se croie en dehors des atteintes de la sombre Commère...

On raconte qu'un jeune prédicateur faisant ses débuts devant Louis XIV, se permit de commencer son sermon par cette phrase à la Bossuet :

— Mes frères, nous mourrons tous !  
A ces mots, le grand roi lui décocha un regard si menaçant, que le malheureux abbé terrifié, reprit en balbutiant : — Du moins, presque tous !

Evidemment, M. Thiers n'en est pas encore à ces façons Louis-quatorzièmes, seulement il se dit : Avec un Vice-Président je ne pourrai plus donner ma démission, — ou du moins je ferai un raté.

Or, M. Thiers tient absolument à pouvoir donner sa démission, puisque c'est là son suprême moyen oratoire et son argument vainqueur.

Toutefois, ce ne serait pas une raison que l'idée de nommer un Vice-Président de la République fût une idée mauvaise, uniquement parcequ'elle déplait à M. Thiers, — au contraire.

Mais la grande difficulté, comme dans tous les gouvernements où la politique repose sur des personnes au lieu de reposer sur des principes, la grande difficulté est l'embarras du choix.

Quelques noms ont été mis en avant :  
— Le duc d'Aumale :

Pourquoi ne pas aller chercher tout de suite Napoléon III.

Le maréchal de Mac Mahon.

Un clou pour y accrocher un ministère, — mais un clou qui serait un sabre, — et, le régime du sabre, nous sortons d'en prendre.

Ce qui commence par le sabre finit par le bombardement ou le pétrole. — Bien obligé.

Au surplus, le maréchal de Mac-Mahon n'y tient guère : chose rare et digne de remarque, il a la modestie de sa nullité politique, et c'est peut-être le seul homme de France qui ne se croie pas capable d'être ministre.

— Gambetta ?

La majorité ne trouverait pas dans tous les potagers de Versailles assez de légumes pour lui lancer à la tête.

Du reste, pourquoi le cacher ? Gambetta est un peu jeune, et c'est trop tôt pour lui.

On n'a pas eu le temps, comme nous l'avons dit déjà, on n'a pas eu le temps d'oublier ses fautes.

Car la grande affaire pour un homme politique qui veut arriver n'est pas d'être impeccable, mais bien de laisser entre ses péchés un intervalle suffisant pour qu'on en perde la mémoire, pour qu'il lui soit permis d'invoquer une sorte de prescription.

Quel est l'homme qui a sur la conscience plus de fautes, plus d'erreurs, plus de sottises, que le chef actuel du gouvernement ? On en remplirait un boisseau.

Cependant, bon nombre de gens en

France ne dissimulent pas leur adoration pour lui, et ne sauraient se coucher sans répéter tous les soirs : St Adolphe, priez pour nous !

Qu'on leur dise à ces Adolphâtres : mais avant de vous mettre à genoux, voyez donc, regardez donc ce qu'il a fait ; — Sans doute, répondent-ils, mais c'est si vieillot !

Axiôme : ce qu'il y a de plus utile en politique n'est pas de bien faire, mais de vivre longtemps.

Que M. Gambetta soigne sa santé.

— Reste Grévy.

Sans contredit, c'est le seul nom acceptable comme Vice-Président de la République, mais Grévy n'en veut pas, et avec une majorité comme celle de Versailles, on ne saurait vraiment lui donner tous les torts.

Puis faut bien l'avouer, la nomination d'un Vice-Président de la République ne serait guère qu'un empâtre sur une jambe cassée, une infusion de mauve pour guérir une fièvre maligne.

Le remède héroïque à notre situation troublée et mal assise est la dissolution de l'Assemblée.

Cherchez où vous voudrez et tant que vous voudrez, vous n'en découvrirez pas d'autres.

L'argument le plus sérieux qu'on mette en avant contre ce traitement énergique est celui-ci : les radicaux le demandent.

Et si les radicaux ont raison ?

Et si les radicaux déclaraient publiquement que le nez est bien placé au milieu de la figure, — faudrait-il nous le couper pour le mettre derrière la tête ?

Quand donc en fiers nous avec cette pontique de bascule qui fait rejeter les propositions les plus justes et les plus sages, sous prétexte qu'elles sont présentées par Pierre ou par Paul ?

Ainsi, n'est-ce pas une chose véritable-

ment triste et désolante que cet empressement de la majorité à repousser l'urgence de la discussion du projet de loi consacrant la responsabilité de Napoléon III ;

Projet de loi basé sur les articles du Code civil constituant le droit commun, et sur les articles du sénatus-consulte constituant le droit particulier et spécial établi par Napoléon III lui-même, à son usage personnel ;

Projet de loi nécessaire et opportun s'il en fût jamais, comme une réponse méritée aux circulaires effrontées du candidat Rouher ;

Projet de loi mis au panier, — pour quoi ?

Parce qu'il était présenté par MM. Milaud et Naquet qui avaient le tort grave de se montrer sensés, logiques et conséquents avec le principe de la justice naturelle et du droit écrit.

Projet de loi enfin repoussé par qui ?

Par cette Assemblée même qui, moins d'une année avant, votait à l'unanimité moins cinq voix la déchéance de Napoléon III et de sa dynastie, reconnaissant ainsi cette responsabilité qu'elle dénie aujourd'hui !

Voyons, fermons les yeux, laissons de côté pour un instant le radicalisme, le libéralisme, le socialisme et tous les mots en *isme* qui sont les plaies de notre politique, descendons en nous mêmes et demandons-nous :

Y a-t-il là oui ou non une erreur de logique et de saine raison ?

Y a-t-il là oui ou non une aberration d'équité et de sens moral ?

Un soliveau répondrait.

De même pour la dissolution dont la nécessité logique et lumineuse crèverait les yeux de tout l'hospice des Quinze-Vingts.

Nous savons bien que parler de dissolution c'est prêcher devant les Pyramides.

### FEUILLETON DE LA MASCARADE

#### LA RONDE DU BRÉSILIEN.

Autres paroles, même musique.

Agacé par son ministère,  
Pedro prit sa canne et son sac,  
Pedro prit sa canne et son sac ;  
Et dit à sa cour : Je veux faire  
Un grand voyage autour du lac,  
Un grand voyage autour du lac.  
Il partit, traînant à sa suite,  
Vingt personnes du plus haut rang,  
Valetaille, grande et petite,  
Avec son premier chambellan,  
Lequel le suivait à quinze pas,  
En lui disant tout bas :  
Majesté, majesté, majesté, ne vous perdez pas ;  
Mais Pedro ne répondait pas.  
Ta ra ta ta, ta ta ta etc.

Abandonnant son vaste empire,  
Sa femme et Rio-Janeiro,

Sa femme et Rio Janeiro ;

Il s'embarqua sur un navire,

Qui pouvait naviguer sur l'eau,

Qui pouvait naviguer sur l'eau.

Il descendit dans la cabine,

Se coiffa de son panama,

Riant de voir la triste mine,

De son grand chambellan Gama,

Qui le suivait à quinze pas,

En lui disant tout bas :

Majesté, majesté, majesté, ne vous noyez pas,

Mais Pedro ne répondait pas.

Le gabier détacha l'amarre,

Un coup de canon retentit,

Un coup de canon retentit.

Et l'allumeur, du haut du phare,

Cria : l'Empereur est parti,

Cria : l'Empereur est parti !

Aussitôt, du bord du rivage,

Ses sujets, les larmes aux yeux,

Se jetèrent tous à la nage,

Pour lui faire leurs derniers adieux !

Gama se tenait à quinze pas,

En murmurant tout bas :

Majesté, majesté, majesté, ne les quittez pas !

Mais Pedro ne répondait pas.

Le voyage fut agréable,  
Et se passa sans accidents,  
Et se passa sans accidents,  
Et se passa sans accidents,  
Ils n'accrochèrent pas le cable,  
Et se garèrent des forbans,  
Et se garèrent des forbans.  
Mais en quittant la mer de Chine,  
Loin du détroit de Macassar,  
Une avarie à la machine,  
Les mit d'un quart d'heure en retard.  
Gama gémissait à quinze pas,  
En murmurant tout bas :

Majesté, majesté, majesté, nous n'arrivons pas,

Mais Pedro ne répondait pas.

Ebloui par chaque merveille,  
Pedro disait : ce n'est pas mal,  
Pedro disait : ce n'est pas mal ;  
Mais sa surprise sans pareille,  
Ce fut Suez et son canal,  
Ce fut Suez et son canal.  
M. de Lesseps, sur la rive,  
Lui tendit deux mille actions,  
Avec le cachet du Kédivé,  
Et tout un lot d'illusions.

Gama s'approchant à deux pas,

Lui, murmurait tout bas :

Majesté, majesté, majesté, ne les prenez pas !  
Mais Pedro ne répondait pas.

Après un mois de traversée,  
Et vingt heures de chemin de fer,  
Et vingt heures de chemin de fer,  
Sans la moindre côte enfoncée,  
Tamponnement, ni mal de mer,  
Tamponnement, ni mal de mer.  
Ils débarquèrent à la gare,  
Joinville attendait sur le quai,  
Pour les aider dans la bagarre,  
A reconnaître leurs paquets.  
Gama le portait à quinze pas,  
En murmurant tout bas :

Majesté, majesté, majesté, n'en oubliez pas,

Mais Pedro ne répondait pas.

Au boulevard des Capucines,  
Ils descendirent à l'hôtel,  
Ils descendirent à l'hôtel ;  
Gretniers, chambres, salons, cuisines,  
On jeta tout par les écuels,  
On jeta tout par les écuels.  
Confus de tant de politesses,  
Et de ces procédés exquis,  
Il traita les garçons d'altesses,  
Les gâte-sauces de marquis.  
Gama le suivait à quinze pas,

d'Egypte et catéchiser leurs momies.

L'Assemblée ne se dissoudra ni en gros ni en détail. elle préfère continuer ses échafaudages de lois boiteuses et de règlements bancals dont les unes et les autres seront incapables de résister. je ne dis pas à un coup de vent, mais à un courant d'air ;

E le se complait à barbotter dans la marine marchande, à s'embarquer jusqu'aux oreilles dans les matières premières ;

Les conservateurs plus ou moins libéraux, les gens dits éclairés regardent tout cela d'un œil calme, sauf à appeler pétroleurs ou communistes les partisans timides de la dissolution ;

Et pourtant en vérité je vous le dis : Un jour viendra où personne n'avouera avoir repoussé la dissolution, où tout le monde voudra l'avoir demandée.

Jacques BARBIER.

L'HOMME-MANIFESTE.

Tel est décidément le nom auquel aspire le comte de Chambord, pour faire suite à l'homme-canon ou à l'homme-caoutchouc.

Le manifeste est devenu chez le fils du duc de Berri une habitude invétérée, un besoin, une manie, nous dirions une monomanie si nous ne craignons de manquer de respect au dernier descendant de nos rois ;

A moins que ce ne soit un moyen de distraction ou même un exercice hygiénique conseillé par les docteurs ordinaires de sa Majesté en expectative.

Cette dernière supposition est probablement la vraie.

Le comte de Chambord, manifeste, comme d'autres jouent au billard, foot des parties de boules ou se livrent à la gymnastique.

Pour lui, le manifeste remplace le trapèze, les barres parallèles et les hâterés.

Et il est probable que lorsque le chef de la maison de France a des vapeurs ou se sent indisposé, madame de Chambord lui dit amicalement :

— Je parie, mon ami, que vous avez oublié de manifester aujourd'hui.

De même qu'elle lui dirait :

— Vous avez oublié de prendre ce matin votre limonade Roger.

Aussi, chaque fois qu'ils voient apparaître un nouveau message à l'horizon, les gens de sang-froid se disent ils en chœur :

— Allons bon, voilà ce pauvre Henri V qui est encore échauffé.

Certes, dans ces conditions là, les manifestes du comte de Chambord constituent une manie absolument inoffensive, qui ne tire pas à conséquence, ne fait de mal à personne, et qu'il serait peu charitable de lui reprocher, puisque c'est nécessaire à sa santé.

Seulement nous voyons toujours avec un nouvel étonnement, les journaux prétendus sérieux, s'occuper de ces factums anodins, et consacrer une ou deux colonnes, quelquefois trois, à commenter, épêlucher et disséquer ces balivernes de ménage.

Depuis que le comte de Chambord est possédé de la passion malheureuse du manifeste, — et il y a longtemps de cela, — il nous fournit toujours le même, sous des formes généralement peu variées.

Ea lui disant tout bas :

Majesté, majesté, majesté, ne vous trompez pas. Mais Pedro ne répondait pas.

Pedro court la capitale,

En tous les sens, en large, en long,

En tous les sens, en large, en long ;

Montmartre et les Halles Centrales,

La Madeleine et l'Odéon,

La Madeleine et l'Odéon.

Il grimpa jusqu'à la coupole

Du Panthéon, d'où son regard

Put voir les œuvres du pétrole

Se profilant dans le brouillard.

Gama le suivait à quinze pas,

En murmurant tout bas :

Majesté, majesté, majesté ne cubutez pas,

Mais Pedro ne répondait pas.

Enchanté de pouvoir s'instruire,

Près de nos savants patentés,

Près de nos savants patentés ;

Chaque jour il alla s'inscrire,

A tous les cours des Facultés,

A tous les cours des Facultés.

Le lundi, la thérapeutique,

Le mardi, Pécole de droit,

Qu'on y ait prêté attention la première fois, passe — ! mais les autres ?

Avec une persistance qui fait honneur, du reste, à la fermeté de son caractère, voilà quarante ans que le comte de Chambord se déclare roi de France, et qu'il prend tous les trois mois la peine de nous le rappeler.

Et puis après ?

La chose peut durer indéfiniment, et Henri de Bourbon n'a qu'à faire d'amples provisions de papier en vue de ses futurs manifestes, car c'est là le revenu le plus clair que lui rapporte et lui rapportera jamais sa royauté légitime.

Imbu de cette confiance commune aux âmes naïves, il attend que le peuple Français vienne le prendre par la main pour le conduire sacrer à Reims.

Vaut-il la peine de combattre de semblables illusions, images d'un cœur primitif, de discuter ces espérances engendrées par une imagination malade ?

Le comte de Chambord est roi de France, c'est bien, c'est entendu, c'est convenu.

Qu'on le lui laisse dire, écrire et répéter à son aise, sans y ajouter plus d'importance qu'aux rabâchages des enfants capricieux ou volontaires, sans nous déranger de déjeuner ou laisser éteindre notre cigare.

Jusqu'au jour où le dernier Bourbon conquerra ce royaume des cieux auquel lui donne tant de droits son incontestable simplicité.

THIERS PROTÈGE LA FRANCE !

M. Thiers et son complice, M. Pouyer-Quertier, n'en démordent pas. Chez eux, la protection est passée à l'état chronique ; c'est une maladie, une manie, une folie incurable ; il faut qu'ils protègent à tout prix.

Jamais on n'a vu pareils protecteurs, et malheureusement rien n'échappe à leur fureur protectrice.

Et voyez un peu comme cette affection cruelle atteint tout ce qui entoure ces deux compères. M. Victor Lefranc, ce bon M. Lefranc, parfait libre-échangiste avant d'escalader le portefeuille du commerce, n'a pas plutôt respiré l'air qui se dégage des salons de Mlle Dosne qu'il devient subitement protectionniste acharné.

Le sensible Jules Simon, ce libre-échangiste si convaincu, n'a pas plutôt fixé les lunettes de son patron, que, reniant ses anciens dieux, il sacrifie aux mêmes autels que Barthélemy St-Hilaire.

M. Casimir Périer, opposé aux projets financiers du gouvernement, comme président de la commission du budget, décroche la timbale de l'intérieur et devient ministre, se sent inconsciemment saisi d'une tendresse incommensurable pour les sublimes idées du président de la République.

Et l'on verra nier la mission providentielle d'un homme qui accomplit de pareils miracles !

Et l'on verra nier le patriotisme, les lumières de ce chef d'Etat, de tous ces ministres qui, succombant sous le poids des affaires publiques, en butte aux votes hostiles d'une Assemblée et en contradiction flagrante avec l'immense majorité du pays, daignent encore se remettre à la tâche, suant sang et eau, travaillant à notre bonheur commun, sans autres récompenses que des portefeuilles, des émoluments et la satisfaction de leurs consciences.

O ingratitude humaine ! O méchanceté des Français qui n'hésitent pas à faire de la peine à ces pauvres martyrs du gouvernement et qui rejettent si loin la protection dont on veut les combler.

Comment, MM. Thiers et Cie veulent vous pro-

Mercredi, chimie et physique,

Vendredi, sermon sur la foi.

Gama écoutait à quinze pas,

En murmurant tout bas :

Mais pourquoi, mais pourquoi, puisque vous ne

(comprenez pas !

Mais Pedro ne répondait pas.

Non content de la théorie,

Il voulut pratiquer aussi,

Il voulut pratiquer aussi ;

Où le vit aux infirmeries,

Brandissant un long bistouri,

Brandissant un long bistouri ;

Il pensa quatre ou cinq cantères,

Administrer trois lavements,

Et malgré ses mœurs très austères,

Il fit dix-huit accouchements !

Et Gama l'aidait à quinze pas,

En murmurant tout bas :

Majesté, majesté, majesté, vous n'y pensez pas !

Mais Pedro ne répondait pas.

Pour se distraire de ces études

Et se créer quelque loisir,

Et se créer quelque loisir,

Laissant là bégueules et prudas,

Il s'offrait un peu de plaisir,

téger, vous protéger, entendez-vous, protéger vos soies, vos laines, vos huiles, vos peaux, vos cotons, vos graines, votre marine, votre industrie, votre commerce, et vous ne tombez pas à genoux, et vous ne baisiez pas les paus de leurs redingottes ?

On invente pour vous de bonnes petites taxes émoullientes, de légers drawbacks émulsifs, des douaniers rafraîchissants, et vous ne dites pas merci ?

Vous osez proposer de l'argent au gouvernement, en pièces de cent sous, quand il en veut en pièces de cinq francs, et vous vous rebiffez ?

Tous, vous êtes indignes d'être gouvernés par de si belles âmes, et si les séraphiques natures de MM. Thiers, Pouyer-Quertier, Lefranc-Simon et Cie, étaient accessibles à d'aussi vulgaires sentiments que ceux dont vous êtes animés, il y a beau temps qu'ils vous auraient laissé à votre libre-échange.

Mais ils boiront le calice jusqu'à la lie, ils graviront, sans faiblesse, leur Golgotha, attendant qu'un rayon de bon sens et un éclair d'intelligence illumine vos pauvres cervelles.

Malgré vous, vous serez protégés, — c'est écrit là-haut, sous le toupet de M. Thiers, à côté de ses discours sur l'impossibilité des chemins de fer et des coupures des billets de banque.

LA SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE

L'idée d'une souscription patriotique pour la libération de notre territoire est aujourd'hui lancée et fait rapidement son chemin. Mais précisément parce que, admise en principe, elle est unanimement approuvée, il faut absolument qu'elle réussisse et vienne sérieusement apporter au Trésor une aide efficace.

Or, nous craignons que malgré l'enthousiasme avec lequel elle a été accueillie, cette souscription n'atteigne pas le but proposé.

Il faut que tous les Français se figurent bien qu'il ne s'agit pas ici seulement de secourir des pauvres, des incendiés, fussent ils de Chicago — qu'il ne suffira pas de prélever sur leur budget la part ou une part de leurs aumônes annuelles.

Il faut, de notre part à tous, un effort gigantesque, un sacrifice réel d'argent, devant atteindre mieux que notre superflu. Il faut donner beaucoup, sous toutes les formes, et que chacun contribue suivant ses ressources et ses moyens d'existence.

Ne calculons pas trop, ne nous disons pas : j'ai souscrit tant pour les blessés, tant pour les pauvres ; donc, je dois souscrire tant. Ne regardons pas le chiffre du voisin, surtout, et si M. X... a donné dix mille francs ou cent écus, ne nous croyons pas obligés à donner moins, parce que M. X... est plus riche ou moins généreux que nous.

Souscrivons de toutes façons : si les théâtres offrent des représentations au bénéfice de la France, remplissons les salles de spectacles ; si l'on organise des loteries, bourrons nos poches de billets ; s'il faut entendre de la musique ou voir des chiens savants, assister à des conférences ou aux luttes de Rossignol-Rollin ; — écoutons la musique, regardons les chiens savants, prétons l'oreille aux conférences, et admirons les muscles de Faouet,

Il s'offrait un peu de plaisir !

Aimant beaucoup le Roi Carotte,

Dans son potager de houris

Il cueillait tantôt l'échalotte,

Tantôt l'oseille ou le radis.

Gama rougissait à quinze pas

En murmurant tout bas :

Majesté, Majesté, que madam' ne le sache pas !

Mais Pedro ne répondait pas.

Du théâtre à la politique,

Il voulut passer tour à tour,

Il voulut passer tour à tour,

Pour voir de près la République,

A Versaille, il fut un beau jour,

A Versaille, il fut un beau jour,

Il entendit un grand tapage,

Des discours, des cris irrités,

Puis en sortant, sur son passage,

Quelques cheveux étaient restés

Et Gama suivant à quinze pas,

Lui murmurait tout bas :

Majesté, majesté, du moins ne les ramassez pas,

Mais Pedro ne répondait pas.

Poliment, à la Préfecture,

Il dit : Peut-on voir M. Thiers ?

mais apportons notre argent partout.

Il n'y en aura jamais trop.

Songez qu'il ne suffit pas d'amasser ni un, ni dix, ni vingt millions, — il faut que le chiffre de la souscription nationale arrive à des centaines de millions.

Si non, si le résultat ne doit pas dépasser quelques millions, ne nous dérangeons pas ; si notre patriotisme ne va pas au delà, restons chacun chez nous, serrons nos coupures et attendons l'échéance du 2 mars 1874, avec les huissiers de M. de Bismark.

Mais nous voulons espérer que l'initiative des dames d'Alsace et Lorraine trouvera un écho profond dans toute la France, que la pensée d'aider à la délivrance du sol national parlera plus haut que notre égoïsme et que le mot de patrie nous rappellera autre chose qu'un mot bon à mettre dans une proclamation ou une chanson après boire.

Quant à ceux auxquels incombe ce lourd fardeau des affaires publiques, si malaisé à porter, et sous lequel on succombe, malgré les privilèges d'honneurs et d'argent qui y sont attachés, — quant à nos gouvernants, dont la plupart jouissent d'une aisance méritée par de nombreux travaux, nous n'hésitons pas à croire que les sommes figurant à côté de leurs noms, répondront à la générosité du pays à leur égard ; aussi attendons-nous avec une impatience mal dissimulée la publication des listes qui circuleront dans les hautes sphères gouvernementales — style officiel.

Nul doute que le bon exemple vienne de là et nous le suivrons.

A. MONEY

L'Assemblée en chemise

A M. le docteur Peschier,

Médecin de l'Assemblée nationale :

Monsieur,

Le pays s'intéresse à ses députés, et il voit avec satisfaction que l'Assemblée nationale en dehors de ses services administratifs et de sa buvette, possède un service médical dont vous êtes, Monsieur, l'âme mais digne représentant.

Quelques esprits chagrins, ennemis du progrès ont cru voir dans votre situation une *sinécure*, et pour tous les hommes sérieux, amoureux de la vérité et de la santé parlementaire, vos fonctions sont aux multiples que délicates, aussi importantes que difficiles.

La France, docteur, a les yeux sur vous, c'est dans votre art qu'elle met toutes ses espérances pour que l'on puisse raisonnablement dire de ses représentants : *Mens sana, in corpore sano*.

Certes, c'est une tâche difficile que la vôtre ! Enlever à M. Javal sa goutte ; faire repousser des cheveux sur le crâne de M. Le Royer ; redresser la taille de M. Naquet et le jugement de M. Ordinaire ; arrêter l'embouppoint croissant de M. Picard ; soigner le bon œil de M. Gambetta et le mauvais de M. Thiers ; corriger le pied bot de M. de Ventavon et la sciatique de M. le prince de Joinville ; réparer les indigestions oratoires et autres de M. Pouyer-Quertier, etc., etc. Soigner toutes ces infirmités, et de plus, tous les rhumes, rhumes, catharres, pneumonies et autres affections de la poitrine et des bronches qui sont la menue monnaie du séjour à Versailles ; c'est là une rude besogne !

Un nombre aussi considérable de sujets à traiter sans parler des sujets de discussion, demande certainement l'adjonction de plusieurs internes à votre service médical.

Il dit : Peut-on voir M. Thiers ?

Alors, une longue figure

Apparut : c'était Saint-Hilaire !

Apparut : c'était Saint-Hilaire !

Pas moyen, senor, je regrette,

Adolphe est en répétition.

— Que répète-t-il ? — Il répète

Le grand air de sa démission !

Gama l'entendit à quinze pas,

Et répliqua tout bas :

Majesté, majesté, venez, ne l'interrompez pas !

Mais Pedro ne répondit pas.

Après ces folles équipées,

Ces grands travaux, ce long séjour,

Ces grands travaux, ce long séjour,

Ces heures si bien occupées,

Il fallut songer au retour,

Il fallut songer au retour.

Au moment de payer la note,

Don Pedro fit un haut le corps.

Les légumes du Roi Carotte !

Avaient vidé tout leur trésor.

Gama recula de quinze pas

En s'écriant tout bas :

Majesté, majesté, pourrions-nous retourner là-bas ?

Parbleu, mes sujets ne paieront-ils pas ?

L. LUCIEN.

MM. les questeurs prendront sans doute prochainement l'initiative d'une mesure aussi utile, et aussi impérieusement demandée par les circonstances.

En effet, depuis quelque temps, les maladies du cerveau ont pris un caractère épidémique et une intensité croissante qui doivent éveiller toute votre sollicitude.

La toquade de M. Jean Brunet, qui se trouve dans une période orléaniste et mystique, n'est plus un fait particulier. On ne saurait contester que MM. Chaurand, général Du Temple, Belcastel, Costa de Beauregard et autres, n'aient dans le cerveau une araignée catholique. Cette maladie, un des derniers vestiges du moyen-âge, est accompagnée d'éruptions jésuitiques et d'hallucinations. Guérison longue et difficile.

Il serait trop long, docteur, de vous énumérer tous les dérangements qui se sont produits dans la santé intellectuelle et morale de ces messieurs. Je me borne à vous en signaler quelques-uns au hasard.

La démissionnisme avec crises et accès périodique, qui tourmente M. Thiers. La coqueluche du portefeuille qui afflige M. Poyer-Quertier et M. Jules Simon.

Cette affection diffère de la précédente par les symptômes; mais au fond c'est absolument la même. La monomanie des propositions de loi avec complication d'amendements et rechûte d'articles additionnels.

L'épilepsie monarchique, souvent accompagnée de fièvre fusionniste et de délirium dahirelique.

Enfin, le typhus constituant, compliqué de l'hydrophobie versaillaise, à également fait de nombreux ravages et menace d'emporter M. Ravinel et plusieurs de ses collègues... à de regrettables extrémités.

Toutes ces maladies sont graves, personne ne saurait le contester, et elles demandent de votre part, des soins assidus et des remèdes radicaux.

La douce Revalessière du Barry, qui a guéri N. S. Père le Pape, ne me paraît pas néanmoins une médication infallible. Je me permettrai donc, docteur, de soumettre humblement à vos méditations un mode de traitement facile à suivre en public, même à Versailles.

Pilules de renouvellement partiel du Dr Littré. — (3 pilules dans un verre d'eau académique.)

Frictions libro-échangistes.

Douches électrolaires.

Sinapismes de liberté de la presse.

Bains de vapeur d'opinion publique.

Cataplasmes de pétitions.

Cinq cuillerées par jour d'eau-de-vie de Dissolution (formule Millaud). — Boire en wagon après chaque séance, et tenir chaudement.

Persuadé que ce médicament sera le plus efficace, je le recommande spécialement à votre attention, et j'ai bien l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

FRONTIN.

## L'AMBASSADE D'ATHÈNES

Tenez, mesdames et messieurs, je ne suis point un charlatan vulgaire qui vient vous présenter la poudre à rasoïr, la lime électrique pour les cors aux pieds, la pâte à raccommoier le verre, le savon à détacher les paletots... de leurs propriétaires. Je ne vends ni l'eau magique contre la carie, ni la montre à six et la chaîne à quatorze, ni la pommade à reboiser les genoux, ni l'onguent impalpable qui fait repousser les bras sur les têtes les plus chauves.

Non, mesdames et messieurs, médaillé de tous les souverains d'Europe et même d'Espagne, ayant travaillé devant les têtes les plus couronnées des deux mondes, je suis trop avantagusement connu de vous pour offrir des fonds de magasins ou des rebuts de faillite à l'honorable société qui m'environne.

Je viens vous soumettre un produit qui a fait l'admiration de toutes les estimables personnes qui l'ont examiné, notamment du clergé, de la magistrature et de la noblesse.

Cet article unique en France, que j'ai pu me procurer grâce à mes hautes relations, n'a jamais été cédé jusqu'à ce jour qu'à d'illustres personnages blasonnés, dont le plus petit était au moins baron.

Aujourd'hui, mesdames et messieurs, afin que tout un chacun puisse profiter de l'occasion, je le cède au premier venu.

Enfin, me direz-vous, quelle est donc cette merveille des merveilles? cette merveille, mesdames et messieurs, — c'est l'ambassade d'Athènes!

Tenez, la voilà; ne craignez rien, mettez l'article en mains, voyez comme c'est conditionné, fabriqué. Retournez dans tous les sens; essayez la solidité, l'éclat, la finesse et l'ornementation de mon produit.

La façon de vous en servir, je ne vous l'apprendrai pas: ça fonctionne tout seul, et l'enfant à la mamelle peut le faire marcher.

Mais, me direz-vous, combien vendez-vous cette merveilleuse ambassade?

Ah! je suis vraiment honteux de vous le dire: pour vous, mesdames et messieurs, ce ne sera pas dix mille francs, ce ne sera pas mille écus, ni cinq cents, ni cent francs, ni cent sous; — c'est deux francs, deux francs!

A deux francs l'ambassade d'Athènes!

Eh bien, non, il ne sera pas dit que j'aurai vendu ce produit miraculeux: ce ne sera ni vingt sous, ni dix sous, ni deux liards, — je le donne pour rien!

Pour rien, l'ambassade d'Athènes? — à qui l'ambassade?

A vous, M. About... non, vous refusez? Le roi des Montagnes vous effraie?

Approchez, M. Guizot (Guillaume)!

— Qu'est-ce à dire, papa vous a défendu

d'accepter? bien, jeune homme, je respecte vos scrupules.

A qui le tour? ne parlez pas tous à la fois. Eh, vous là-bas, le savoyard, M. Lanfrey, donnez-vous la peine de passer au bureau... Tiens, il a déjà filé en Suisse.

A qui l'ambassade?

Pas d'amateur, c'est bien va, bien entendu? je vais adjuger au citoyen Pascal Duprat, adj... Patatras, encore un qui manque le coche, l'affaire a manqué par la Baze.

Voyons, mesdames et messieurs, vous n'avez pas examiné l'article avec attention, le fini du travail, la commodité du porter, du toucher; palpez-moi, ça, on en a plein la main. Tenez, M. Guyot-Montpayroux, ça vous ira comme un siège à l'Assemblée. Passez chez Barthélemy; il arrangera la chose.

Non? pas moyen de partir pour la Crète? Ah! qui a levé la main? oui, vous, M. Dardenne, mission égyptienne ou mission en Grèce, ça se ressemble, à vous le caleçon!

Non plus? Du moment que la Grèce n'est pas le salut pour vous...

A qui l'ambassade d'Athènes? personne ne dit mot? Une fois, deux fois, trois fois?

Eh bien, mesdames et messieurs, il ne sera pas dit que j'aurai remporté mon ambassade. Chez moi, l'article déballe et se remballé jamais: Voyons, c'est la dernière et je quitte la place...

Adjugée au baron Chaurand!

H. P.

## UN COMTE MYSTÉRIeux

La condamnation de M. Place à deux années d'emprisonnement est une première répression des tripotages malpropres auxquels se sont livrés tant d'honnêtes gens, sous prétexte de défense nationale.

Mais M. Place est-il le seul?

Que non pas: Malheureusement on paraît s'occuper médiocrement de rechercher et de poursuivre les autres.

En France nous sommes ainsi faits: nous crions au voleur! pendant vingt-quatre heures; après quoi nous ne nous en occupons plus et les voleurs peuvent aller se faire pendre où bon leur semble sans que nous nous en inquiétions davantage.

Ainsi il existe quelque part un noble comte dont l'influence a été telle dans un marché de cartouches, que son intervention a suffi pour faire porter le prix de ces cartouches de 100 f. à 180 fr. le mille.

Légère différence de quatre-vingts francs que nous avons payée, bien entendu, car tout se paie en France, surtout les cartouches.

Quel est ce comte, son nom, son âge, son signalement, son costume, sa nourriture?

Un mystère aussi profond que les mystères d'Udolphie enveloppe la personnalité de cet estimable fils de preux, et toutes les interrogations du président de la commission d'enquête n'ont pu parvenir à faire sortir le comte de son incognito et la Vérité de son puits.

La chose s'est passée à l'occasion d'une fourniture de cartouches commise à un certain M. Hedley, moyennant le prix débattu et arrêté de 400 fr. le 1000.

Or, voici que quelques jours après, le dit M. Hedley écrit un petit billet ainsi conçu: —

« Mon cher comte, je vous écris en toute hâte pour vous dire d'aller au ministère, et d'expliquer que le prix des cartouches fixé à 400 fr. est impossible, etc. »

Le « cher comte » s'empresse d'aller au ministère, — c'était le ministère Palikao, — et le matin du 4 septembre 1870, — le soir il n'eût plus été temps, — le matin du 4 septembre donc, il est rédigé et signé le petit arrêté suivant: — (tout cela, remarquez le bien, est absolument authentique.)

« Sur la demande dûment motivée de M. Hedley et agréée par le ministre de la guerre, le prix des cartouches stipulé à 400 fr. est porté à 180 fr. »

Pas plus difficile que cela.

Maintenant, quant à savoir le nom du « cher comte » dont l'autorité faisait subir au prix des cartouches des fluctuations aussi imprévues, la commission d'enquête, nous le répétons, n'a pu en venir à bout.

Voilà au surplus la partie de l'interrogatoire qui a trait à cet incident édifiant:

« Le Président. — Quel est ce comte dont les démarches ont suffi pour faire élever le prix des cartouches de 100 à 180 fr. »

« Le commandant Bry. — Je ne me rappelle pas son nom. Ma mémoire ne me sert pas assez exactement. Je craindrais de commettre une indiscrétion. »

« Le comte Rampont. — Comment une indiscrétion, — il s'agit de voleurs! »

Malgré cette apostrophe énergique, moins loquace que Feringhea, le commandant Bry n'a pas parlé, il nous est impossible de transmettre à la postérité les titres nobiliaires de ce gentilhomme de grand chemin;

Et il ne nous reste pour nous consoler que ce mauvais calembourg: — Si erreur ne fait pas compte, — voleur fait quelquefois comte.

## AUTOUR DE LA SEMAINE

Nous ne connaissons encore de M. Pascal, notre nouveau préfet, qu'un arrêté sur la fermeture de la chasse.

C'est là un document insuffisant pour apprécier ses capacités administratives.

Constatons cependant que tous les gens auxquels il a été donné de voir de près le successeur de M. Valentin, soit en cravate blanche, soit en simple paletot, s'accordent à dire de lui des choses généralement agréables.

Il faut espérer que la conclusion répondra à ces heureuses prémisses, — quoique jusqu'à ce jour, ce soit plutôt le contraire qui ait eu lieu avec nos préfets.

M. Challemel-Lacour, par exemple, n'était-il pas charmant lorsqu'il nous est arrivé?

Sa première proclamation avait enlevé tous les cœurs et les quatre-vingt mille électeurs lyonnais ne demandaient qu'à le baiser sur l'une et l'autre joue.

Mais, au bout d'un mois à peine, que de déceptions cruelles!

Le fait est que ce M. Challemel Lacour, écrivain distingué du reste, était un bien singulier administrateur.

C'est lui qui avait inventé les « émeutes de conscience », ouvrant ainsi la voie à M. Thiers qui découvrait plus tard « les émeutes d'intérêts. »

Nous souhaitons à M. Pascal de n'exciter jamais que des « émeutes de satisfaction. »

Quant à M. Valentin, immolé sur l'autel des matières premières et « appelé à d'autres fonctions », suivant l'euphémisme adopté pour les fonctionnaires révoqués, il a eu comme fiche de consolation l'agrément de dîner avec Mlle Dosne: ce qui est maigre.

Il est question pour lui d'une recette générale qu'il refuse, dit-on, ou peut-être d'une ambassade.

Aujourd'hui que l'hospice d'invalides qu'on appelait le Sénat, n'existe plus que dans nos souvenirs budgétaires, on se trouve fort embarrassé pour caser quelque part les disgraciés « appelés à d'autres fonctions. »

Restent les ambassades, dernier refuge des fonctionnaires hors d'usage, mais le côté désagréable, c'est qu'on est obligé de devenir le collègue d'Ernest Picard.

L'empereur de Marseille en veut décidément à notre confrère le Progrès.

Le voici de nouveau traduit devant la justice pour propagation de fausses nouvelles, de nature à troubler la paix publique.

Or, le Progrès avait affirmé que la tranquillité la plus parfaite régnait à Marseille. Se serait-on égaré sur la Cannetière?

Les débats nous apprendront sans doute les détails d'un massacre de Marseillais généralement ignoré, et que le Progrès est vraiment bien coupable d'avoir démenti, au risque de bouleverser la paix publique par son optimisme trompeur.

M. Poyer-Quertier, dit le Tombeau des bouteilles, repousse comme impraticable le projet d'impôt sur les transactions commerciales, et il en revient à ses matières premières et à ses drawbacks, — trouvant plus simple, plus commode, plus pratique et plus économique surtout d'installer dans chaque bureau de douane un chimiste patenté et assermenté pour analyser les pièces de soie avec leurs charges et surcharges de teinture.

Un problème qu'on pourra proposer au concours à ces futurs chimistes:

Combien entre-t-il de coton, d'absurdité, d'entêtement, de Bourgogne et de fine-Champagne dans les systèmes de M. Poyer-Quertier?

Ce ne sont pourtant pas, grand Dieu, les idées et les propositions qui manquent pour remplacer ce malheureux impôt des matières premières.

Nous avons sous les yeux une brochure de M. Amelin, qui, en termes fort clairs, explique une combinaison qui aurait pour but de procurer à l'Etat une somme de sept milliards 500 millions, par le rachat des droits de mutation de toutes les propriétés foncières.

Grâce à ces 7 milliards 500 millions une fois donnés, les immeubles seraient libérés à tout jamais de ce droit de plus de 6 0/0 qui pèse sur le sol français.

Il ne s'agit pas, dit M. Amelin, de demander aux propriétaires 7 milliards 500 millions comptant; mais que l'Etat ait seulement son portefeuille bourré de contrats de rachats des droits de mutation garantis par première hypothèque sur tous les immeubles de France et sur la foi de ces contrats, on trouvera facilement le placement d'une somme égale d'obligations sur tous les marchés du monde.

Dans une gamme plus fantaisiste, le poète Tapon Fougas, dit le Lamartine de l'Auvergne, propose un impôt sur le luxe, qui consisterait à taxer de trois pour cent tous les objets dont la valeur dépasse cent francs.

Il suffirait pour cela d'imposer aux commerçants l'obligation, sous peine de fortes amendes, de coller ou de coudre sur chaque objet des timbres mobiles, dont le montant correspondrait au prix d'acquisition.

Un habit de 120 francs paierait 3 fr. 70, une robe de 300 fr., neuf fr., etc.

De plus, au point de vue patriotique et humanitaire, les messieurs enfilant leurs habits, les dames enfilant leurs robes, seraient frappés par la vue du timbre, qui leur rappellerait les malheurs du pays et les horreurs de la guerre.

Enfin, nous venons de recevoir le programme autographié que voici:

AVIS DANS L'INTÉRÊT DE TOUS.

L'offre à tous les économistes, comme à tous les banquiers et à ceux que cela intéresse,

De leur démontrer publiquement, dans les conférences, les dimanches à 11 heures du matin et les mercredis à 8 heures du soir, dans la salle de l'ancienne Bourse, au palais Saint-Pierre, ou dans leur cercle, que par mon impôt unique, en 3 articles, les 2 premiers rapportent environ 4 milliards 370 millions par année et feront du bien à tous.

Le troisième, LA CONTRE-MONNAIE, remplaçant tous les impôts imaginables, donnera droit (à ceux qui le voudront) à un bénéfice proportionnel, d'après leur CONTRE-MONNAIE par eux rapportée, qui sera celle de leurs dépenses et de leurs pertes, s'ils en ont.

C'est la solution du problème social, qui n'impose que si l'on fait des bénéfices.

Par ce moyen, les guerres n'auront plus de raison d'être; et les hommes travailleront peut-être mieux à prolonger leurs existences dans un avenir meilleur, dont Le Comptoir Terrestre de l'homme et de la femme est le centre du mécanisme.

Signé GACHE neveu,

Passage de l'Enfance, 4, à la Croix-Rousse.

Si L'IMPOT UNIQUE présenté par Jean Gache neveu, est admis, chaque personne n'aura plus que trois articles d'impôts, 1 franc par mois ou 12 francs par année, et pour ce qu'elle possède, le 1 0/0 sur la valeur réelle. Donc, si elle ne possède pas, elle ne payera pas.

Le troisième, La CONTRE-MONNAIE, lui évitera les autres impôts et lui fera participer, si elle veut, aux bénéfices que l'état répartira, s'il admet cet impôt.

Les enfants recevront 1 franc par jour jusqu'à 15 ans, l'organisation acceptée.

Mon Dieu, nous n'entendons pas défendre l'excellence de tous ces systèmes et nous ne nous dissimulons pas les objections que pourraient faire naître l'impôt du poète Tapon-Fougas, ou les idées mal définies de Gache neveu.

Mais à coup sûr, les uns et les autres ne sont pas plus absurdes que les théories de M. Poyer-Quertier, qui fait mentir décidément l'adage connu: *In vino veritas.*

On sait que le Président de la République est affligé d'une ophtalmie qui nécessite les plus grandes précautions.

— Eh bien! comment va son œil demandait un des intimes au docteur de la maison.

— Couci, couci,

— Vraiment?

— Que voulez-vous, il est toujours à se frotter le doigt dedans.

H. PÉRIÉ.

## LES COLLÈGES ÉLECTORAUX

Parmi les pétitions qui, présentées récemment à l'Assemblée nationale, y ont obtenu les honneurs négatifs de l'Ordre du jour, s'en trouvaient deux demandant que les rudiments de la politique fussent désormais enseignés à tous les électeurs en herbe, à tous les citoyens au petit pied, — autrement dit, — à tous les écoliers et collégiens.

L'idée contenue dans ces deux pétitions est assurément beaucoup moins excentrique et infiniment moins inapplicable qu'elle n'en a l'air tout d'abord et que n'ont surtout cherché à le faire croire subrepticement ceux qui craignaient de lui voir prendre corps.

Déjà, aux Etats-Unis, on enseigne aux enfants les éléments de la Constitution du pays; — il est vrai, comme l'a fait observer un droitier, que les Etats-Unis ont une Constitution et que nous n'en

avons pas ; il est non moins vrai, malheureusement ! que notre état politique, depuis l'entée d'un siècle, rentrait assez difficilement dans nos écoles ; toutefois, — *Distinguo* : — la difficulté ne se produisait réellement, que sur le côté théorique de la question ; quant à l'enseignement pratique de la politique élémentaire, je prétends qu'il serait, au contraire, d'une simplicité et d'une facilité remarquables.

Cet enseignement aurait toujours lieu pendant les récréations ; on se bornerait, pour faire l'éducation politique des écoliers, à mettre leurs jeux à profit ; les enfants, par suite, prendraient goût à la chose et se pénétreraient plus promptement et plus aisément du sens pratique et positif de ce qu'ils auraient appris en s'amusant.

Un exemple : — Lorsque le professeur verrait ses élèves jouer au volant, il leur expliquerait que ce qu'on nomme en politique : *Formes de Gouvernement* ce sont des espèces de raquettes, appelées conventionnellement *République* et *Monarchie* ; — quant au volant qui ne cesse de voltiger de l'une à l'autre de ces raquettes, le professeur révélerait à ses jeunes auditeurs qu'il a pour nom *Le Pouvoir*.

Autre exemple : Lorsque les élèves joueraient aux barres ou à saute-mouton, le professeur leur apprendrait que ces jeux chéris de l'enfance ne sont qu'une image frappante de ce qui s'intitule en politique *le jeu des Institutions* ; — Avoir barres sur ses adversaires, tel fut et sera toujours, ajouterait-il, l'unique et constante préoccupation des partis qui se pourchassent sans cesse dans l'arène sociale ; quant au jeu de saute-mouton, on le nomme en langage d'Etat : *le suffrage universel*.

Rien ne serait plus aisé, on le voit, que d'enseigner pratiquement aux écoliers, la politique élémentaire ; quant à leur inculquer les rudiments de cette science, à l'aide seulement de petits manuels ou de catéchismes *ad hoc*, cela serait infiniment plus difficile et offrirait en outre le très-fa-

cheux inconvénient de faire sombrer dans le grotesque et dans le ridicule, un enseignement qui ne doit au contraire jamais se départir d'une inaltérable gravité.

Il est incontestable, en effet, que dans les classes consacrées à l'enseignement théorique de la politique élémentaire, les choses se passeraient souvent comme ceci :

*Le professeur.* — Elève Farfaillon, dites-moi ce que vous savez sur nos institutions ?

*L'élève Farfaillon.* — M'sieu, papa a dit comme ça que votre institution ne valait pas le diable et qu'il me mettrait, l'an prochain, à l'institution Pat-de-Lou.

*Le professeur.* — Elève Farfaillon, comme je tiens à aller au devant des desirs de monsieur votre père, je vous chasset :

— Elève Ducantal, qu'est-ce qu'une Charte ?

*L'élève Ducantal.* — *un Auvergnat pur sang.*

— La Charthe, chef-lieu : le Vians.

*Le professeur.* — Elève Ducantal, vous ne serez jamais qu'un âne bête.

*L'élève Ducantal, avec effurement.* — Oui, M'sieu.

*Le professeur.* — Elève Pichu, qu'est-ce que c'est qu'une Assemblée ?

*L'élève Pichu.* — L'assemblée, c'est la fête de cheux nous, comme qui dirait une vogue, une *du-casse*.

*Le professeur.* — *Ducasse* rime avec *bécasse* que vous êtes, asseyez-vous.

— Elève Dorval, savez-vous sous quel régime nous vivons en ce moment ?

*L'élève Dorval.* — *un humaniste frondeur.*

— Sous le régime des farineux ; l'économique nous sature de haricots, de lentilles et de gros pois.

*Le professeur.* — Elève Dorval, je vous inflige cinq cents vers.

*L'élève Dorval, à part.* — Je les prendrai, ce soir, à souper, dans ma portion de fromage.

Eh bien, non, décidément...

Laissons les enfants aux grammaires, A l'écol', laissons l'écolier...

Que nos gamins apprennent d'abord à lire, ils apprendront à écrire plus tard.

Laissons-leur faire tranquillement leurs devoirs scolaires, nous leur enseignerons ensuite à exercer leurs droits de citoyens, — nos maisons d'éducation ne doivent pas être des collèges électoraux.

G. REMY.

## THÉÂTRES

**Grand-Théâtre.** — M. Danguin a trouvé une veine de succès ces temps-ci, — trois ouvrages font de l'argent : *Le Trône d'Ecosse*, quoique mauvais comme pièce, mais parce qu'il est bien monté ; *Crispino*, grâce à M. Pal hieri et à un ensemble suffisant, et *Roland à Ronceraux*, malgré ou plutôt à cause de ses cuivres retentissants.

Du reste, il n'est pas besoin d'aller au théâtre pour constater le succès d'un ouvrage. Toutes les fois qu'un opéra n'est pas donné le dimanche, et toutes les fois que le spectacle, raisonnablement composé au point de vue de la quantité, commence à une heure honnête pour finir avant minuit, vous pouvez sans crainte affirmer que les recettes répondent aux desirs de la direction. D'où l'on peut conclure à un petit succès.

Au contraire, quand vous verrez afficher trois ou quatre actes d'opéra, assaisonnés de cinq ou six actes de vaudeville ou de drame, évitez de mettre le pied au Grand-Théâtre : — vous assisterez ou à une déplorable exécution musicale, ou à l'interprétation d'œuvres ayant terminé une honorable carrière.

Ceci pour la semaine. Quant aux dimanches, c'est différent. Ce jour-là, les représentations doivent être interminables. Si l'on ne peut jouer deux ou trois ouvrages à la file, si l'on est réduit à donner seulement cinq actes, on s'arrange de façon à allonger les entr'actes, pour que, de toute manière, le public ait au moins six heures de spectacle, sans quoi, il se

croirait volé.

Le dimanche, on affiche les rebuts du mois ou de la semaine, que refuse de digérer le public ordinaire.

Il est probable que M. Danguin se tient le raisonnement suivant : Le dimanche, je suis sûr d'avoir une salle comble, je suis certain de faire à peu près le maximum ; — donc, je n'ai pas à me gêner, et puis faire avaler les pièces les plus médiocrement chantées, les ouvrages démodés ou les moins réussis de mon répertoire aux aimables Lyonnais qui me gratifient de leur présence.

Et le pauvre public auquel ses occupations ne permettent pas les loisirs du théâtre pendant la semaine, en est réduit à ingurgiter des morceaux peu délicats, à applaudir souvent des artistes disposés, eux aussi, à ne pas soigner leurs rôles, précisément parce qu'ils se trouvent en face de spectateurs indulgents.

C'est un tort de la part de la direction. Il nous semble que le public du dimanche aurait droit à plus d'égards, justement à cause de la bonne volonté qu'il met à faire queue et à s'entasser au Grand-Théâtre.

A côté de la question pécuniaire, il y a ici la question artistique beaucoup trop négligée par M. Danguin et sa troupe.

On annonce les reprises de *Don Juan* et de *Norma*. Passe encore pour *Norma*, quoique les rôles de *Norma* et d'*Adalgise* nous semblent un peu au-dessus du niveau de Mmes Fontenay-Ladois et Guillemin.

Mais *Don Juan*, le chef d'œuvre des chefs d'œuvre, n'est-ce pas de la ténacité ?

M. Péron a-t-il assez de distinction et de légèreté pour aborder *Don Juan*, M. Fauré assez de désinvolture et de netteté pour s'attaquer à *Leporello* ?

Il va sans dire que nous ne demandons pas mieux que de nous tromper, mais le nom de Mozart nous inspire cette année des appréhensions légitimes ;

Et nous ne pouvons nous empêcher de songer à la morale du bonhomme : Ne forçons pas notre talent.

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés

L'administrateur-gérant, A. ALRICY.

LYON. — Imp. COSTE-LABAUME, c. Lafayette, 5.

LA GRANDE MAISON DE  
**CHAPELLERIE**  
de RIVIER Sœurs  
Rue Centrale, 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 80  
Choix considérable et assortiments des plus variés de Chapeaux pour hommes et enfants. — Casquettes de fanfare, de chasse, d'orphons. — Képis pour pension-nats, Pompiers. — Bonnets greens. — Casquettes de livrée, d'été et de voyage, en taffetas, velours soie et autres.  
Tous ces articles sont vendus aux prix de fabrique.  
Beaux choix d'articles de fourrures et astrakan p<sup>r</sup> dames et fillettes.

**LE CHIROPHILE**  
DE PROTHIÈRE, PHARMACIEN A TARARE  
Guérit en une nuit les crevasses et gerçures, et en quelques jours les engelures, démangeaisons, efflorescences, croûtes laiteuses, pellicules, boutons, rougeurs et taches de rousseur, etc. — Le flacon, 1 fr., le 1/2 flacon, 60 c. — Dépôt dans les principales pharmacies.

Un des meilleurs Chocolats est le  
**CHOCOLAT-DONNEAUD**  
Usine de la Tête-d'Or, à Lyon

Contre apoplexie, vertiges, vapeurs, maux de cœur, syncopes, crampes d'estomac, indigestion, vomissements, diarrhée, cholera, etc. EMERY, r. Vacon, 54, Marseille. Dépôt dans les Pharmacies et divers commerçants.

**EAU de MÉLISSE des CARMES du Frère MATHIAS**

Rue D'ALGERIE, 2  
**CHAPELLERIE**  
M<sup>me</sup> GRUAUD, ayant acquis le fonds de son mari, prévient ses nombreux clients que l'on trouvera toujours à son Magasin la meilleure nouveauté pour hommes, femmes et enfants, et qu'elle apportera toujours ses soins à satisfaire et conserver son ancienne clientèle.

LE CORPS MÉDICAL RECOMMANDE  
**Le Sirop Pectoral calmant**  
DU D<sup>r</sup> DESCHAMPS. — Prix : 2 fr. le flacon.  
Ce sirop, toujours employé avec succès pour combattre les toux les plus opiniâtres, réussit surtout contre la coqueluche, la bronchite, la pneumonie, etc., à la PHARMACIE DE LA MARTINIÈRE.  
ALBERTIN ET L. FUY.  
3, Place de la Miséricorde, 3. — Lyon.

PLUS DE 40 ANS DE SUCCÈS  
**FEU**  **5 francs**  
**Liniment Boyer-Michel d'Aix.**  
Guérison sûre des Boiteries, Entorses, Foulures, Ecarts, Molettes, Courbes, Vésigons, etc. — Dépôt chez les principaux pharmaciens de chaque ville ; à Lyon, M. Faivre, à St-Etienne, M. Arnault.

LES MÉDECINS de la Faculté de Paris prescrivent avec succès les Dragées SAVONULE-LEBEL au Baume de Copahu, pour la guérison des affections catarrhales les plus invétérées, supérieures à toute capsule ou injection, ces dernières offrant souvent de grands dangers. — PRIX : 3 et 4 fr. la boîte. — A Lyon, chez MM. Fayolle frères, Cherblanc et Cie, Arond et Cie, Faivre et Simon, rue de Lyon

**DIRECTION GÉNÉRALE DES NOURRICES**  
Maison fondée en 1780  
Quai de l'Archevêché, 12, près le pont Nemours

**BITTER**  
De LACAUX FRÈRES, de Limoges  
Inventeurs brevetés s. g. d. g. de l'Élixir péruvien Coca.  
« Ces Bitters sont préférables à tous ceux que j'ai étudiés, non-seulement pour leurs qualités hygiéniques, mais encore par la finesse de leur parfum et de leur bon goût. » (Extrait du Rapport du D<sup>r</sup> Derail.)  
« ... Enfin ce Bitter est le seul bon que j'ai trouvé, réunissant toutes les qualités de goût et d'hygiène. » (Extrait du rapport de M. Bauger, chimiste.)

**EAU DENTIFRICE ANATHÉRINE**  
DU DOCTEUR J. G. POPP,  
MÉDECIN-DENTISTE DE LA COUR IMP. ROY. D'AUTRICHE A VIENNE  
Breveté en Angleterre, en Amérique et en Autriche.  
Guérit instantanément les maux de dents les plus violents et nettoie parfaitement les dents, même dans le cas où le docteur commente à s'y attaquer ; elle rend aux dents leur couleur naturelle, blanchit l'émail, empêche la corruption des gencives et est un moyen sûr d'apaiser les douleurs provenant des dents creuses ou cariées, purifie l'haleine, guérit les maux de dents rhumatismaux, raffermis les dents ébranlées, empêche les gencives de saigner au moindre contact d'une brosse à dent. — Flacons : 4 fr. et 2 fr. 50 — A Lyon, pharmacie SIMON, rue de Lyon, 87.

SIROP DE VIAL  
CONTRE LES  
**IRRITATIONS**  
Préparé au suc de roses  
Guérit avec une promptitude remarquable les Maux d'Estomac, Maladies de poitrine, Toux sèches, Rhumes, Catarrhes, Coqueluche, Enrouements, remplace avantageusement les sirops pectoraux de Paris ; Briant, Lamouroux, etc...  
Flac. 3 fr. 1/2 flac. 1 fr. 80. — Dépôt général, pharmacie VIAL, Grand'Rue de Vaise, 41, à Lyon, et dans les principales pharmac.

**L'ORIENTALINE.**  
Teinture instantanée ; la meilleure pour se teindre soi-même. — Succès garanti. En vente au dépôt général, MAISON ROCHON, Rue Grenette, 34. — Grand modèle, 8 fr., petit modèle, 3 fr. 50.

**ÉLIXIR ANTI-RHUMATISMAL**  
DE SARRAZIN-MICHEL, D'AIX.  
Guérison sûre et prompte des Rhumatismes aigus et chroniques, Gouttes, Lumbago, Sciaticque, Migraine, etc.  
10 francs le flacon.  
Dépôts à Lyon, M. FAIVRE, ph<sup>en</sup> ; à St-Stienne, M. ARNAULT, ph<sup>en</sup>

15 ANS DE SUCCÈS  
**THÉ BÉRAUD**  
Le plus doux et le plus agréable des Purgatifs pour combattre toutes les maladies provenant de la désorganisation des fonctions digestives. — 1 fr. 25 la boîte.  
**Alcool de Menthe concentré DE BÉRAUD**  
2 fr. le flacon. — Dépôt dans toutes les pharmacie

**MALADIES DE LA PEAU**  
POMMADE Dermophile du D<sup>r</sup> Michon, méd. spécialiste. Infaillible contre les rougeurs, feux, boutons de visage, dartres, etc., toutes les maladies de la peau en général. 3/4 le pot. Dépôt ph. Seyvet, pl. Cr.-Rousse

**L'AMI DE L'HOMME**  
Traité utile et curieuse de l'organisation et de la conservation de l'homme. — 3 francs par la poste, s'adresser à M. Cayot, à Mâcon.

**BOULES DE GOMME A LA GOMME**  
Brevetées (s. g. d. g.), seules reconnues efficaces dans le cas de rhume, grippe, catarrhe, irritations de l'estomac et des intestins. — Entrepôt général chez SAUVIGNET-DÉLÉAGE, rue Saint-Pierre, 17.  
1 fr. la boîte — 0,50 cent. la 1/2 boîte.

**PASTILLES DE LACTUCARIUM**  
MASSON, pharmacien, Elève de l'École supérieure de Paris, place de la Victoire, 5, près le quai Jauville, Lyon.  
De tous les remèdes employés jusqu'à ce jour pour combattre la toux, le rhume, l'asthme, le catarrhe, la coqueluche, les irritations et maladies de poitrine, palpitations de cœur et affections nerveuses en général, il n'en est pas de plus efficaces et surtout de plus constant dans les effets que les **Pastilles de Lactucarium Masson**. Les expériences des médecins les plus distingués et le succès qu'elles obtiennent justifient leur efficacité. Elles sont bien supérieures à toutes les pâtes et tisanes, qui ne sont que de faibles palliatifs et souvent dégoûtent les malades. — Dépôt central : pharm. MASSON, et dans toutes les pharmacies de France et de l'étranger. — Prix : boîte n° 1, 2 fr. ; n° 2, 4 fr. 25 ; n° 3, 0,60 cent.

**AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT**  
Allez rue de la Préfecture, 8, à l'entresol. On achète toutes espèces de marchandises en rouennerie, draperie, toiles et calicots, lingerie, rubans et dentelles, soieries, bonneterie, mercerie et quincaillerie, parfumerie, ganterie, chaussures et machines à coudre, pianos, mobiliers en tous genres. Les bijoux, les matières d'or et d'argent. Toutes les recomaissances du Mont-de-Piété, en un mot, tout objet ayant une valeur quelconque, le tout à des prix très avantageux.

**Pharmacie des Célestins**  
DÉPÔT PRINCIPAL  
DE TOUS LES MÉDICAMENTS SPÉCIAUX.  
ENTREPÔT GÉNÉRAL de toutes les  
**Eaux MINÉRALES**  
françaises et étrangères  
5, place des Célestins, 5.

**Mme CHRÉTIEU**  
De la faculté de médecine de Paris traite les maladies des femmes par une méthode toute spéciale. A la suite de longues et incessantes recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter avec grand succès la STÉRILITÉ, les diverses affections. Mme Chrétien compte quinze années de succès qui dépassent toutes les prévisions, et assurent à son traitement une immense supériorité sur toutes les méthodes connues jusqu'à ce jour. Elle reconnaît, à l'aide de l'analyse chimique, les urines et leurs diverses altérations. Consultations tous les jours de dix heures du matin à cinq heures du soir.  
9, rue Bourbon, au 1<sup>er</sup>, LYON.

**L'INJECTION de TANNIN-FOURQUET** guérit en trois jours les écoulements récents ou invétérés. — Prix, 3 francs. — Seul Dépôt, LACROIX-MORLET cours Bourbon, 38, Lyon.

**SIROP PECTORAL** de Vélard contre les irritations de poitrine, catarrhes, rhumes, palpitations, asthme, refroidissements, glaires, crachements de sang, grippe, etc. — 3 fr. et 2 fr. le flacon.

Pharmacie **Courtois**, place des Pénitents de la Croix, 10.

**On demande** des courtiers actifs et intelligents. S'adresser 11, rue Confort, à la Publicité Lyonnaise.

**GOUTTES JURASSIQUES**  
De C. LEVIER, médecin-dentiste  
Guérissent radicalement les plus violents MAUX DE DENTS. — Se solidifiant instantanément dans la carie, ce mastix dentaire devient préférable à toutes espèces de plombage et permet à chacun d'être son propre dentiste. — Emploi facile et agréable.  
Flacon, Etui et Instruction : 3 francs.  
Entrepôt général à Lyon, 14, rue Confort, à l'entresol.

DÉPÔT : — Pharmacie Centrale, rue Sainte-Marie des Terreaux, Faivre, place des Terreaux, 1. — Clavillier et Cie, place des Jacobins, 9. — Cherblanc et Cie, rue Tupin, 19. — Et dans toutes les bonnes pharmacies.